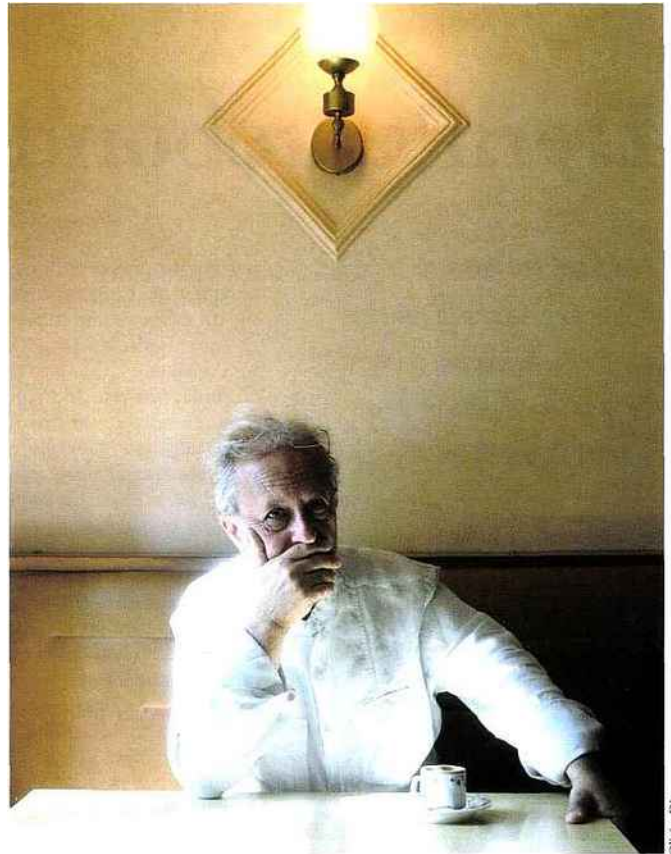




ÉDITEUR MAURICE OLENDER

Entre érudition et dilettantisme, la collection « La Librairie du XXI^e siècle », hébergée par le Seuil, butine aussi bien du côté de l'anthropologie que de la fiction, de l'Histoire que du témoignage. Couvertures crème, titres rouges, essais humanistes sont la marque de fabrique d'un éditeur de caractère, Maurice Olender.

Marginalia



Olivier Dion

Il a publié Jean-Pierre Vernant, Marc Augé, Arlette Farge, Paul Celan, Giorgio Agamben, Yves Bonnefoy, ou encore Luc Dardenne... Il garde en réserve des inédits de Georges Perec et de Claude Lévi-Strauss, prépare le livre d'une jeune auteure sur Alix Cléo-Roubaud. À l'heure où de plus en plus d'écrivains s'approprient la forme de l'essai, au croisement de la réflexion et du romanesque, de la biographie et de l'invention, il peut s'enorgueillir d'avoir fait de cette forme brève un choix d'édition et d'avoir publié Antonio Tabucchi et Camille de Toledo (dont le dernier tome de la trilogie, *Oublier* *trahir*, *disparaître*, vient de paraître). Du côté des *savants*, l'essai permet souvent de faire un pas de côté, d'explorer les marges d'une discipline, d'un champ, d'une façon de penser. On se souvient du *Goût de l'archive*, d'Arlette Farge ; sort un livre de l'historien Jacques Le Goff au titre décalé, *Faut-il vraiment découper l'Histoire en tranches* ? Esprit de méthode et d'escalier d'une collection pour le moins éclectique.

Maurice Olender est un éditeur aux mille tours. On le rencontre lors d'une de ses escales à Paris (il navigue entre l'EHESP, où il donne un cours sur Priape et son homologue féminin, Baubô, et Bruxelles, sa ville d'origine). Malicieux, il a fait des recherches sur vous. On lui fait remarquer que son dernier catalogue date de 2009, il vous propose de vous en occuper. Fougueux, il raconte l'aventure collective de sa maison et de sa revue (*Le Genre humain*), souligne les rencontres et revendique *l'artisanat*, ne veut pas séparer les anciens compagnons de jeunes recrues. Scrupuleux, il aurait aimé insérer des notes de bas de page en complément de ses réponses. Échange avec un philologue qui a écrit *Les Langues du paradis* (1989, l'année de création de la collection), et se dit éditeur « *par hasard* ».

Maurice Olender, vous dirigez la collection « La Librairie du XXI^e siècle », nommée ainsi en référence à la librairie de

Montaigne et à notre époque. Peut-on être un éditeur de son temps ?

J'ai souvent écrit que rien n'était plus improbable que d'être contemporain de son présent : quand on porte son regard sur l'histoire, et ses passés successifs, on est frappé de voir combien les « contemporains » des temps anciens sont peu présents à leur propre présent. Comme si on s'arrêtait de vieillir, bornés « au présent de notre passé », refusant d'adopter notre environnement, d'assimiler le temps qui passe et ses transformations en nous. Ce qui explique le nombre de contemporains qui vivent à contre-temps, le regard masqué, muni d'un rétroviseur pour toute mémoire d'avenir. C'est pour « éveiller » les citoyens aux aveuglements politiques du présent que nous avons lancé, dans *Le Monde* du 13 juillet 1993, notamment avec Yves Bonnefoy, un « Appel à la vigilance », un Appel à la « responsabilité sémantique ».

Si je formulais un rêve, sans doute utopique, ce serait : auteur, d'écrire des livres « au présent » ; éditeur, de privilégier la publication d'écrits contemporains de leur propre présent – des livres qui ne se résument pas aux ritournelles d'une histoire circulaire, ni au rêve d'un âge d'or dont les « poétiques » sont aussi souvent des « politiques ».

Pour s'en tenir à un optimisme plausible mieux vaut s'accorder, de façon adéquate, à un pessimisme tonique. Lisez n'importe quelle page du *Zibaldone* de Leopardi, merveilleusement traduit et présenté par Bertrand Schefer aux éditions Allia : une écriture puissante où chaque mot, où la pâte sémantique même, incite à aiguïser l'humanité de l'humain.

Vous sentez-vous proche d'autres éditeurs comme Allia ou Galilée (qui a publié *Espèces d'espaces*, de Perec, et qui a un format un peu similaire au vôtre) ?

Quand je suis arrivé chez Hachette, puis au Seuil, je n'ai eu

qu'une seule demande l'artisanat éditorial suppose des gestes minutieux, minuscules. Tout texte – sur papier comme en lecture numérique – résulte d'une stricte philologie, d'une mise en place de points, de virgules, d'espacements qui, autant que les mots, produisent une émotion, du sens ou même une esthétique du non-sens. Ma demande, mon exigence a toujours été la même : pouvoir, même dans une grande entreprise du livre, poursuivre avec minutie un artisanat qui est peut-être moins éloigné que je n'aurais pu l'imaginer quand, à 18 ans, j'étais apprenti cliveur de diamants – ce que je raconte dans une brève fiction, à la fois technique, érotique et politique, dédiée à Olivier Rolin dans *Rooms*. Donc oui, je me sens proche des deux éditeurs que vous nommez, et de William Blake & Co. comme je l'étais jadis de Orange Export Ltd (1969-1986), créé par Emmanuel Hocquard et Raquel, ou aujourd'hui de Éric Pesty Éditeur. J'ai en quelque sorte tenté de donner lieu au rêve du grand écart : montrer qu'on pouvait aujourd'hui publier une collection aussi artisanale que « La Librairie du XXI^e siècle » au Seuil, dans un grand groupe éditorial, La Martinière, et donc allier la minutie à l'industrie globalisée. N'est-on pas tenu d'être attentif à chaque signe d'un livre, comme toute démocratie se doit de protéger chaque citoyen au sein de structures étatiques ou les équipements collectifs, nécessaires au plus grand nombre, ne menaceraient pas les individus les plus vulnérables ?

De Perec, l'un des auteurs phares de votre collection, vous publiez *Le Voyage d'hiver* accompagné de ses suites oubliées. Quel est l'intérêt de le publier aujourd'hui ?

Evoquant mes rencontres avec Georges Perec dans la revue *Europe* (N°993), j'ai raconté comment j'avais publié « Penser/Classer », son dernier texte, quelques jours avant sa mort, dans la deuxième livraison de la revue *Le Genre humain*. Perec est à la fois célèbre et pourtant, me semble-t-il, son œuvre reste à découvrir. Les 20-35 ans me disent aujourd'hui, en 2014, l'importance pour eux des *Choses* – dont il faut se souvenir que le sous-titre est « Une histoire des années 60 » ! Dans un univers où le design est devenu structurel (voyez Apple dont les profils sont comme un destin numérique) et où les plus pauvres, dans un quart-monde qui ne dit plus son nom, se ruinent pour un transistor, l'œuvre de Perec nous éclaire. Peut-être parce que, sans nous enfermer dans un univers « mode d'emploi », il propose aux lecteurs une poétique qui ne gomme pas son geste politique. Pour *Le voyage d'hiver*, c'est le livre le plus court dans la collection : un roman d'une seule page, ou presque. Lorsque, jeune chercheur en archéologie et histoire des religions, je passais mes soirées avec des amis poètes – Mathieu Bénézet, Alain Veinstein, Emmanuel Hocquard, Claude Royet-Journoud qui, le premier, m'a parlé de Perec – j'ai très vite compris pourquoi une seule page peut être « un » vrai livre alors que mille pages peuvent n'en être pas « un ». C'est vrai, ces amis poètes, dans les années 70, lors de mon arrivée à la rue d'Ulm en pensionnaire étranger (j'arrivais de Bruxelles), qui m'ont tant appris du rapport contraignant entre texte et livre. Telle a été ma formation à une poétique matérielle, aux liens entre le son, le sens et l'image d'un texte.

Dans ces mêmes années, proche de Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne, Pierre Vidal-Naquet et Nicole Lorau, Michel de Certeau, Jean Starobinski, Charles Malamoud et Yves Bonnefoy, déplaçant à peine le curseur entre poétique, politique et pratiques interdisciplinaires, j'ai exploré ce que serait une esthétique de la philologie. Mais pourquoi insister sur la « lettre » du philologue comme si le sens de « l'esprit » était moins important alors qu'il s'agit des deux faces d'une même monnaie ? Peut-être parce que

l'esprit nous file entre les doigts et que d'un texte la seule chose « palpable », quasi plausible, c'est le relief de la lettre et non sa signification, toujours modulable. Est-ce en raison de ce que l'histoire nous apprend du couple civilisation-barbarie, de la porosité de toute culture aux violences passées et présentes, que je suis attentif, comme l'artisan menuisier qui taille un escabeau, s'assurant qu'on puisse s'en servir sans se briser les reins, au texte et au contexte, aux contours de l'écriture des livres ?

De ces vingt-cinq ans de publication (sans compter les deux années de « Textes du XX^e siècle » chez Hachette), il semble que se dégage le thème d'une filiation, d'un héritage, d'une trace...

Adolescent, le désir de ne pas perdre pied, dans un monde qui m'échappait, m'a incité à explorer tous les possibles, sans doute au-delà du raisonnable.

Mes premiers guides ont été, comme pour tant d'autodidactes, des lectures sauvages, hors cadre. Je m'exerçais à déceler ce que je pouvais y trouver, sans aucune maîtrise. Nietzsche, Spinoza, Maître Eckhart, Novalis, Goethe, Platon ou Plotin et Shakespeare étaient des œuvres qui me transportaient tout en m'orientant. Un peu comme une musique qui résonne en vous, fait délirer ou apaise, sans que vous puissiez savoir ni pourquoi ni comment. Les premières polyphonies de Pérotin, Buxtehude, Bach, Fauré, Xenakis ou des musiques rapportées de quelques îles lointaines par des ethnologues des années 1960. Autrement dit, mes premiers contacts avec ce qu'on désigne, de manière souvent naïve, par « culture », ont été non pas des apprentissages scolaires (car je n'ai presque pas ou si peu été scolarisé) mais des approches d'œuvres qui se dérobaient tout en me façonnant. Comme un vide en soi qu'on ne tente pas de combler tout en le meublant. Avec l'ardeur de l'enfant qui joue à cache-cache pour tester les limites de l'univers, j'ai pratiqué une ascèse aux rigueurs ludiques. Sans imaginer ce qu'était un monde universitaire, ni ce que pouvait être l'univers de l'édition – ni même qu'éditeur pouvait être un métier. Une longue adolescence – s'achève-t-elle jamais ? – m'a permis de découvrir que, même en faisant des fautes d'orthographe, on avait le droit d'apprendre à lire et à écrire. C'est peut-être cela qui m'a incité à faire du grec, du latin, de l'hébreu et trop peu de sanscrit. Sans autre raison (consciente du moins) que pour s'exercer à mettre toute chose à l'épreuve en soi. À l'image du funambule qui tend sa corde pour prendre la mesure du pénit. Car apprendre à lire et à écrire est dangereux et suppose, comme en toute action publique, de la responsabilité sémantique. Mes livres, mes séminaires du jeudi soir à l'École des hautes études, portent la marque d'un enfant qui avait la volonté de ne pas apprendre à lire ni à écrire. Par la suite j'ai tenté de traverser lectures et écritures en préservant, dans le regard, ce qui toujours échappe dans la connaissance de soi et de l'autre, ou encore, ce qui, dans la lecture d'un texte, résiste : une forme d'incertitude pourtant affirmative, une assurance qui n'oublie rien de sa fragilité.

Propos recueillis par Chloé Brendlé

CARTE D'IDENTITÉ

« La Librairie du XXI^e siècle »
25, bd Romain Rolland
75014 Paris
www.librairiexxisiecle.com

Création en 1989
Nombre de titres : presque 200
Nombre de titres publiés par an : 8
Tirage moyen : 5000 ex
Meilleures ventes : *L'Univers, les dieux, les hommes*, de Jean-Pierre Vernant (180 000 ex)
Comment j'ai vidé la maison de mes parents, de Lydia Flem (80 000 ex)